

Maureen Ragoucy

Le travail que je développe est traversé par les notions d'histoire, de mémoire, de déplacement et d'exil. Par une approche documentaire, je questionne les identités plurielles relatives aux territoires, la façon dont les communautés interagissent avec leur environnement et les héritages mémoriels, culturels, familiaux, linguistiques encore présents.

Au cœur du processus de création, et selon une méthode de travail formelle et rigoureuse, j'invente des dispositifs autour du déplacement et de la pérégrination. Les règles que je m'impose constituent des prétextes à la rencontre, dont l'appareil photographique ou la caméra servent de passeport. Par l'écoute attentive, j'instaure une relation de confiance avec mes interlocuteurs. L'objectif isole le regard de l'autre, sa particularité, sa singularité, son originalité, quand l'enregistrement des entretiens relève de l'invisible, du hors-champ.

Ce qui m'anime, c'est de faire dialoguer les images avec les récits que je recueille, donner la parole, comme un geste porté par la nécessité de comprendre et de dire. D'abord à des inconnus dans la rue en France. Puis en Espagne où, étrangère, je découvre le grand nombre d'immigré(e)s latino-américain(e)s, et prend alors conscience que ma propre extranéité peut nourrir ma relation avec d'autres étrangers.

Mon approche est souvent multiple – installations, vidéos, photographies, enregistrements sonores, livres, et parfois documents d'archives, combinés selon des formes variées – dans une volonté de construire des récits auxquels j'associe l'autre en tant qu'acteur de ma démarche, afin de lui donner une voix et de mettre en œuvre les moyens de la transmettre. Les histoires personnelles et intimes que je recueille se rapprochent alors de l'histoire collective, du patrimoine vivant et oral

Portfolio, 2025

que je tente de contribuer à sauvegarder. Dans mes installations, j'interprète le réel qui oscille entre rêve et réalité, mythe et désillusion, fantasme et vérité.

Ma quête m'a amenée de la France vers le Mali pour comprendre l'histoire de la reconstruction familiale entre un jeune homme exilé et sa famille restée au pays (*Famille Gassama*, 2009) et au Sénégal pour recueillir le récit d'une aventure migratoire vers l'Europe (*Barça mba barzakh?*, 2009). Mes rencontres se poursuivent au Brésil à la découverte de l'héritage culturel japonais (*Liberdade*, 2011) ; au Cap-Vert, auprès de la diaspora revenue sur sa terre d'origine (*Sôdade*, 2014) ; au Bénin, où perdure une identité afro-brésilienne issue de la mémoire de l'esclavage (*La porte du retour* et *Bourian*, 2015, 2020). Puis, je me rends aux Canaries, trait d'union entre l'Afrique et l'Europe, pour recueillir la parole d'exilés ouest-africains (*Le chant*

des vagues, 2020). De 2011 à 2019, je réalise un projet au long cours sur des femmes ayant vécu la Seconde Guerre mondiale en France, Allemagne, Italie, Angleterre, Pologne, États-Unis, Russie et Japon, que j'appelle à se souvenir (*Rappelle-toi Barbara*, Volet 1 & 2) et documente, par la suite, l'histoire de femmes ayant subi des violences (*Eclipse*, 2022). En 2024, j'initie une recherche sur le matrimoine réunionnais et la musique (*Au-delà des voix*).

Invitée en résidence, j'interroge la diversité culturelle, sociale et linguistique des familles péruviennes (*Ari quepay*, 2017), les incertitudes et la vulnérabilité de la jeunesse issue du Bassin minier du nord de la France (*Le pays noir* et *Retour sur le pays noir*, 2012, 2022) et ce qui demeure de l'exil d'Italiens du sud vers Dunkerque (*Ce qu'il reste*, 2024-2025).



Lac Awasa, Ethiopie, 2011

Au-delà des voix, 2024

Au-delà des voix restitue les souvenirs de femmes réunionnaises qui se remémorent le *tan lontan* (1938-1975) et interprètent des mélodies qui y sont associés.

Quand l'enregistrement des voix tente de mettre en évidence le pouvoir de la mémoire comme élément de reconstruction du passé et fait appel à l'intimité des femmes et leurs émotions, le chant, le *fonnkèr* et le conte tentent de contribuer à transmettre de façon poétique les reliques dont les femmes réunionnaises ont hérité et sont détentrices.

L'installation qui combine photographie, immersion sonore et vidéo tente de créer un espace de réflexion sur le patrimoine culturel immatériel et vivant de la Réunion.

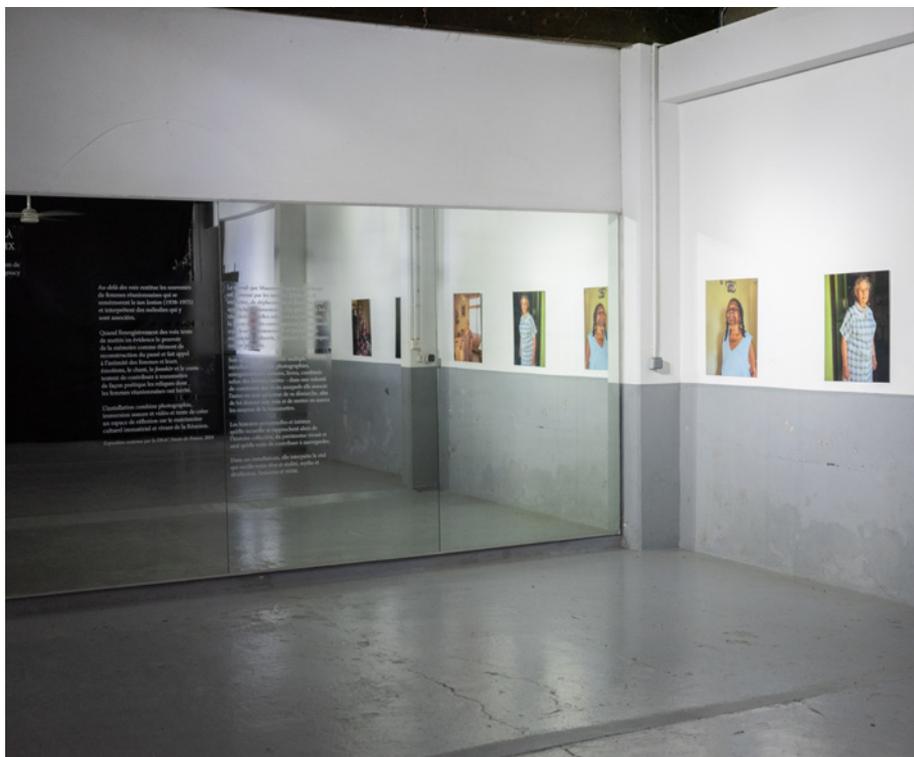
Installation sonore et vidéo VOSTFR de 2 à 5 minutes
Portraits, photographies numériques



Irène, Le Tampon, La Réunion, France, 2024

Au-delà des voix restit
de femmes réunionnaises
remémorent le travail
et interprètent des métiers
sont associées.

l'anregistrement
lance



Vues de l'exposition *Au-delà des voix*
Moulin à café, Ravine des cabris, La Réunion, 2024

Lorsque tu t'en es allé
Tu ne m'as pas prévenu
J'étais encore enfant
Je n'ai pas vu le temps.
Les gens ont dit
Que tu étais au cimetière
Maman nous as conté
Que tu n'iras jamais en enfer.
Je t'ai espéré en tous lieux
Je n'avais plus que mes yeux.
Mais personne ne m'as répondu.
Lorsqu'une âme ferme ses paupières
N'entend t'elle jamais nos prières ?
Par la poésie des étoiles
J'ai trouvé mon essence.
La veillée à la lune pleine
A emplie ton absence.
C'est là que je t'ai perçu



Rappelle-toi Barbara, 2013-2019

Elles étaient enfants, jeunes filles ou adultes, étudiantes ou en activité, aujourd'hui des femmes nous racontent des souvenirs liés à leur vie quotidienne pendant la Seconde Guerre mondiale. S'exiler, résister, s'enfuir du ghetto, vivre l'emprisonnement, la déportation, la perte d'êtres chers, mais aussi l'insouciance et la légèreté malgré l'horreur, la vulnérabilité, les souffrances, leur guerre c'est avant tout la survie. En ne cédant pas à la peur ni à la soumission, leur vie va passer de l'ordinaire à l'extraordinaire. Leur foi en l'avenir motive leur action.

Cette proposition documentaire s'articule entre récits singuliers et histoire collective pour nous transmettre la guerre au féminin, entre illusions et réalités en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Pologne, aux États-Unis, en Russie et au Japon.



Nina Alexeevna Kodchenkova, Moscou, Russie, 2019



Vues de l'exposition *Rappelle-toi Barbara*
Musée des femmes du Vietnam, Hanoi, Vietnam, 2022-2023



Vues de l'exposition *Rappelle-toi Barbara*
Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine, 2018

Famille Gassama, 2009

Au Mali, la culture de l'émigration est intégrée depuis toujours, particulièrement dans la région de Kayes d'où des milliers d'exilés partent afin d'atteindre des eldorados hypothétiques. Djamba, jeune homme d'origine Sarakolé est parti en France pour subvenir aux besoins de sa famille. Notre rencontre à Paris nous a permis de créer des liens particuliers. J'ai entrepris de (re)créer une communication visuelle entre lui et sa famille et d'apporter un témoignage de la survie de Djamba par ce contact personnel. Le déracinement provoqué par le départ, l'oblige à se (re)construire une identité entre son pays d'origine et le pays qu'il découvre. Il devient l'étranger en quête de «quelque chose» (en langue Soninké, «de l'argent») et il a un rôle à jouer.



Boubou Gassama, Tambacara, Mali, 2009



© Alain Amet

Vue de l'exposition *Famille Gassama*
Les Champs Libres - Musée de Bretagne, Rennes, 2009

Barça mba barzakh?, 2009



Livrets *Barça mba barzakh?*

«Partir à l'aventure» au Sénégal signifie voyager par voies terrestre ou maritime dans l'espoir d'atteindre les frontières européennes. Le voyage devient alors une aventure risquée où les «aventuriers» en viennent à s'interroger sur leur destinée. «Barça mba barzakh?» «Barcelone ou la mort?» est le cri de ralliement lancé par les Sénégalais qui tentent de rejoindre l'Espagne.



Vue de l'exposition *Rêver d'un autre monde*
Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, Lyon, 2016

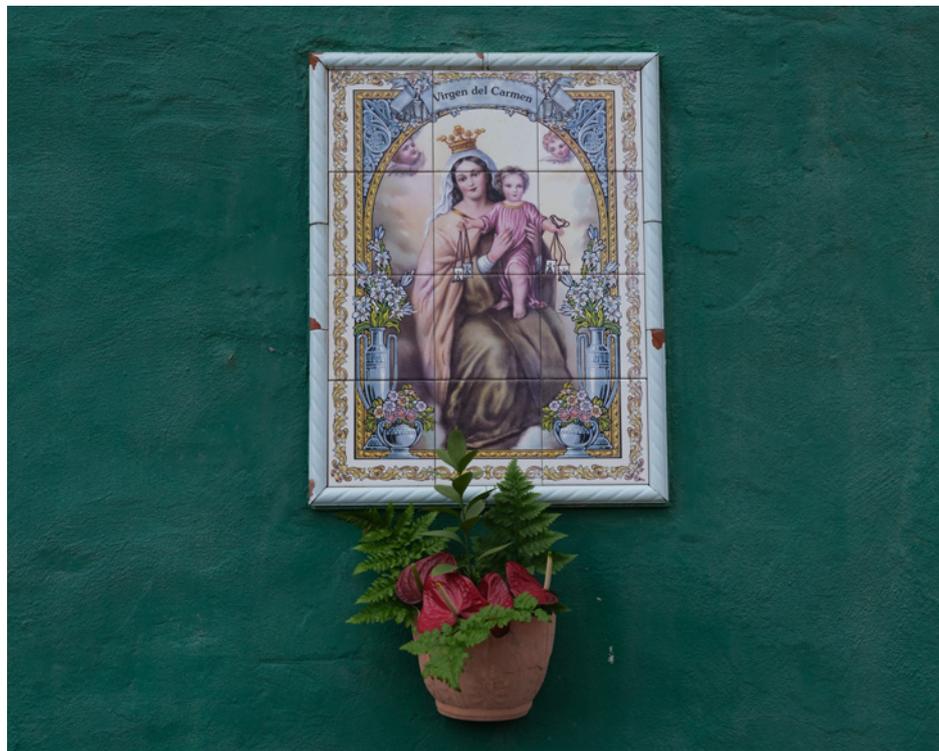
Sénégal

C'était fin 2006. Le 28 décembre. Oui, c'était le 28 décembre qu'on est parti moi et un ami avec une fille aussi qui était enceinte et du coup on est parti en Casamance pour voir un marabout, pour préparer et après on est venu. On est retourné à Dakar jusqu'à N'Gor, c'est là qu'on a pris le bateau, c'était une pirogue. Oui parce que l'ami qui m'a raconté tout ça c'était un ami que son oncle, il faisait partie des gars, pour la pirogue, il travaille là-bas. C'est lui qui m'a dit: «Sans problèmes viens». Les gars ils ont payé 400 000, moi j'ai payé 350 000. Et du coup avant de partir il y a des gens qui disent: «non moi je reste ici». Après comme ça on a dit: «ceux qui veulent ils montent, ceux qui veulent pas ils restent, après on leur rend l'argent». Depuis Dakar, le gars tu le payes avant, il y a certains qui le payent avant. On lui dit là où il départ et à quelle heure.



Extrait du livret *Barzakh*

Le chant des vagues, 2020



Virgen del Carmen, patronne des pêcheurs, Gran Canaria, Espagne, 2020

Ce projet est né à la suite d'entretiens réalisés au Mali et au Sénégal au cours desquels je pose deux questions « Qui êtes-vous? » et « Quel est votre rêve ? ». Une des réponses les plus fréquemment citée est de rejoindre l'Europe. Trait d'union entre le continent africain et le continent européen, les îles Canaries représentent un territoire complexe, entre terre de salut et île prison. *Le chant des vagues* rassemble photographies et récits épiques des traversées maritimes et terrestres d'exilés maliens et sénégalais allant des côtes africaines vers l'Europe et porte une réflexion sur les mémoires de l'exil.



« Le voyage en mer est une vraie épreuve.
Il y a beaucoup de vagues, le vent souffle fort.
Tous les éléments allaient contre nous. »



« Après avoir connu le Maroc,
tu ne peux qu'imaginer le pire.
On en arrive à un point où on se dit
qu'arriver en Espagne,
ne serait-ce que pour une journée,
ça en vaut déjà la peine. »

Liberdade, 2011

« Liberdade » (« liberté » en portugais) est le nom du quartier japonais de São Paulo au Brésil. 22 millions de personnes vivent à São Paulo, dont 1,4 million de Brésiliens d'origine japonaise. La mégalopole accueille la communauté japonaise la plus importante au monde, en dehors du Japon. Entre culture d'origine et culture d'adoption, *Liberdade* documente les histoires de différentes générations de Brésiliens d'origine japonaise - les *isseis*, premiers arrivés, nés au Japon, les *nissei*, leurs enfants, les *sansei*, leurs petits-enfants, les *yonsei*, arrière petits-enfants - pour comprendre ce qui perdure de la culture japonaise à travers les générations et si elle est encore présente aujourd'hui.



Yutaka Toyoda, São Paulo, Brésil, 2011



Maria Lucia Nikaedo Katakura, São Paulo, Brésil, 2011

« Au Japon, à cette époque, en 1933, on disait qu'on gagnait énormément d'argent au Brésil, qu'en travaillant trois, quatre ans là-bas, on rentrait riche au pays. Mon père et ma mère étaient restés au Japon et mon frère est venu tout seul au Brésil. Ils ont finalement pris la décision de le rejoindre. Mon père racontait qu'à l'époque, il avait acheté un terrain dans la ville de Tieté mais quand il est arrivé, ils ont cherché le terrain et se sont aperçus qu'on les avaient escroqués, le terrain n'existait pas. »



Daniel Augusto Utsumi, São Paulo, Brésil, 2011

« Mon grand-père paternel est venu à la fin des années 1920, il racontait qu'il avait pris un bateau et qu'il était resté quarante-cinq jours en haute mer pour venir jusqu'ici. Il est venu pour le travail, il était ingénieur agronome. Ma grand-mère était professeur. Quand elle est arrivée, elle n'a plus travaillé. Il s'agissait de ces mariages de convenance, ils se sont connus d'après photos et ma grand-mère a donc pris la décision de venir pour se marier sept ans après que mon grand-père se soit installé. »

La porte du retour - Agoudas, 2015-2020

La communauté Agouda désigne au Bénin, et dans les pays voisins, les descendants de brésiliens (re)venus s'installer en terre africaine au cours des 18^{ème} et 19^{ème} siècles. Étrangement, la communauté mêle descendants de négriers et descendants d'esclaves dans une même affirmation identitaire. Elle perpétue le souvenir de l'esclavagisme et inscrit les traces du pays de l'exil dans le pays de l'origine retrouvée.

Les photographies et enregistrements sonores issus de ce parcours montrent l'importance de l'héritage culturel brésilien dans le pays – principalement dans les villes de Porto-Novo et de Ouidah –, et à quel point, après des siècles, il nourrit encore et de façon très visible la réalité béninoise.



Familles afro-brésiliennes de Ouidah, Ouidah, Bénin, 2015











La porte du retour - Bourian, 2020

Le Bourian est la fête la plus populaire chez les Agoudas – descendants afro-brésiliens du Golfe du Bénin (Togo, Bénin, Nigeria) – elle s'apparente étonnement au carnaval et à la fête brésilienne de l'ânesse « Bumba meu boi ». Dans ce ballet-pantomime, envoûté par les percussions et chants traditionnels, chaque personnage, animal ou célébrité, chaque costume et chaque posture incarnent autant de symboles liés à la mémoire de l'exil du Golfe du Bénin vers le Brésil (« l'Occident ») et la mémoire du retour. On peut alors s'interroger : la pantomime est-elle un exutoire face aux difficultés du quotidien, une célébration de la culture acquise au cours de l'exil ou l'expression joyeuse de leur nostalgie ?

Bourian propose une réflexion sur l'Histoire contemporaine entre affirmation d'identités plurielles, besoin de liberté et revendication d'une occidentalité mais évoque aussi la mémoire de l'esclavage et les liens qui perdurent entre les deux continents – Amérique latine et Afrique – et vise à faire dialoguer les cultures d'hier et d'aujourd'hui.



Le boeuf, Esprit Bourian d'Agoué, Agoué, Togo, 2020







Sôdade, 2014-2021

La *Sôdade* est une émotion impalpable et indescriptible qui ne relève pas de l'entendement mais du cœur. Un sentiment complexe et subtil qui évoque la nostalgie et le manque, la tristesse teintée d'une joie mélancolique.

Ce sentiment universel a été le point de départ de ma réflexion au Cap-Vert. Petit pays, situé entre l'Amérique du Sud, l'Afrique et l'Europe, le Cap-Vert occupe une position géographique qui facilite la migration. Migration due à la difficulté de survivre de l'agriculture et de la pêche pourtant très présentes. Il n'est pas un habitant du Cap-Vert qui n'ait un membre de sa famille proche installé à l'étranger.

La musique est importante au Cap-Vert et tout comme le métissage de sa population, elle montre diverses influences. Il n'est pas un artiste qui ne chante la *sôdade* cap-verdienne, le départ du *crêcheu* - l'être aimé, d'un membre de la famille ou d'un ami cher, le déracinement ou l'amour du pays natal. *Sôdade* tente d'établir un lien entre le vécu des cap-verdiens ayant migrés et ceux qui interprètent en chanson leurs histoires.



Paulo Gorge Mendes Correia, São Felipe, Fogo, Cap-Vert, 2014



Ne me forcez pas à partir

Poc li denté é tcheu

Auteur-compositeur : Nhelas Spencer

Interprétation : Assol Garcia et Manuel de Candinho

Je sais qu'ici la vie est dure

Mais la solution n'est pas d'émigrer au péril de sa vie

Dans les flots déchaînés et sous les cris du capitaine

Et si on arrive à bon port on rend grâce au ciel

Trouvez-moi du travail, je veux rester

Je n'ai pas besoin de passeport

J'ai ce qu'il me faut : ma houe, mon marteau et mes deux bras

Ne me forcez pas à partir

On n'élève pas un enfant sans père

[...]



Et m'as remplacé par un gars venu d'Amérique

Alice

Auteur-compositeur : Putchôta (Daniel Fernandez)

Interprétation : Putchôta et Nenelo Pina

*Tout ce que tu disais,
Je le tenais pour vrai
Mais tu as bien vite renié ta parole
Et m'as préféré un gars venu d'Amérique*

*Ô Alice, Ô Alice, Ô Ô Ô Alice
Je meurs de toi*

*Oh mes amis, je suis allé au marché
Pour y trouver Alice
Quand j'y suis arrivé
Elle était avec son Américain*

*Ô Alice, Ô Alice, Ô Ô Ô Alice
Je meurs de toi*

[...]



Dis-lui que je vis dans le froid et les regrets

Stranger é um ilusão

Auteur-compositeur : Manuel de Novas

Interprétation : Nilza Chalino et Chico Serra

Ils pensent qu'émigrer mène au paradis

Qu'on y gagne sa vie sans efforts

Sans tourments, sans fatigue

Ô mer, témoin singulier

Tu sais à quel point j'ai le mal du pays

Et tu connais ma vie faite de difficultés

Pour ma bien-aimée

Fais-moi plaisir

Envoie-lui un baiser fougueux

Dis-lui que je vis dans le froid et les regrets

Loin des êtres chers, et de leurs tendres étreintes

[...]

Retour sur le pays noir, 2012-2022

La série photographique est initiée en 2012 dans le Bassin minier, auprès d'enfants de sept et huit ans d'une classe de primaire. Photographiés in situ dans un lieu qu'ils sont invités à choisir et qu'ils ne veulent pas voir disparaître, les portraits révèlent des enfants plus ou moins timides ou affirmés, des corps maladroits, fragiles ou solides. Ces enfants deviennent des témoins vivants et des empreintes inconscientes des héritages historiques, sociaux, culturels et migratoires du territoire dans lequel ils ont grandi.

Dix ans après, ces enfants sont devenus de jeunes adultes. Afin de garder une forme d'unité et une cohérence avec la série photographique de 2012, une partie du dispositif reste le même : chaque adolescent choisit un lieu auquel il est attaché, choisit sa posture, sa tenue vestimentaire et crée sa propre mise en scène.

À travers la représentation de ces jeunes dans leur territoire, la série photographique invite à comprendre de quelle manière on s'affirme en tant qu'adolescent et comment l'héritage familial et la mémoire des lieux peuvent influencer sur notre identité et nos choix.



Le sommet quoiqu'il arrive, Korégan Porte, Liévin, France, 2022



Retour sur le pays noir
Maison de la Mémoire, Liévin, 2022



Retour sur le pays noir
Maison de la Mémoire, Liévin, 2022



Vue de l'exposition *Retour sur le pays noir*
Maison de la Mémoire, Liévin, 2022